Document généré le 19 avr. 2024 19:23

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Mitterrand
Entre l'Histoire et les histoires

Laurent Laplante

Numéro 67, été 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21127ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laplante, L. (1997). Mitterrand : entre l'Histoire et les histoires. *Nuit blanche*, (67), 50–51.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Mitterrand entre l'Histoire et les histoires

photo : Éditions La Sirène

François Mitterrand

Par
Laurent Laplante

La synthèse de Georges-Marc Benamou (***Le dernier Mitterrand***[1]), dans sa formulation un peu sèche, va à l'essentiel : « Au terme de son règne est ressorti tout le refoulé d'une relation douloureuse et complexe que Mitterrand entretenait avec les intellectuels depuis plus de trente ans. Une rupture plus grave encore que le désamour des socialistes, l'acharnement des juges ou des médias. Elle était une rupture devant l'Histoire. Parce qu'il le savait bien, ce sont les intellectuels qui écrivent l'Histoire. »

À lire quelques-uns des plus récents ouvrages consacrés à l'ancien président français, il apparaît, en tout cas, que les intellectuels, qu'ils soient essayistes, éditorialistes ou magistrats, ne laisseront François Mitterrand entrer dans l'Histoire qu'après avoir réduit le chef d'État et même l'homme à d'assez humbles dimensions.

Avant même la fin du deuxième septennat de François Mitterrand, Pierre Péan (***Une jeunesse française*** [2]) avait, entre autres, entrepris de déboulonner la statue. Franz-Olivier Giesbert, qui avait d'abord dressé un portrait plutôt admiratif du personnage dans un ouvrage de 1990, ***Le président*** [3], publiait en 1996, après avoir plusieurs fois ajusté son tir, un bilan nettement plus critique, ***François Mitterrand, Une vie*** [4]. Le ton était désormais donné, ton que rendirent encore plus acerbe des ouvrages comme celui de Bernard-Henri Lévy, ***Le lys et la cendre*** [5]. Dans les milieux dits branchés, François Mitterrand n'était plus *in*.

De là à la haine

Ce rejet ne pouvait suffire à Jean-Edern Hallier. Autrefois lié à François Mitterrand par ce qui ressemblait à des liens d'admiration autant que d'amitié, Hallier s'estima un jour peu apprécié, espionné, jalousé. Il rompit les ponts et investit dès lors dans la détestation du président tout son talent et toute sa haine. Or, les deux sont gigantesques. Jean-Edern Hallier, qui écrit (ou dicte) plus puissamment qu'aucun pamphlétaire depuis Léon Bloy, lança au cours de 1996 deux offensives littéraires complémentaires. L'une, apparentée à l'essai politique, engendra ***L'honneur perdu de François Mitterrand*** [6]. L'autre, que le préfacier Alexis Philonenko range parmi les romans, prit comme titre ***Les puissances du mal*** [7]. Le matériau des deux ouvrages est à ce point le même que la raison d'être du pseudo-roman et celle de la préface deviennent cruellement complices. En qualifiant l'ouvrage de roman, Alexis Philonenko fournit à Jean-Edern Hallier de quoi faire face aux protestations : « Tout le monde aura compris qu'il s'agit de fiction ». Ce verdict permet à l'auteur de préserver son image de pourfendeur imperméable à la peur des poursuites. Il n'a jamais dit, *lui*, qu'il s'agissait d'un roman... On insistera pourtant : « Mais les accusations que lance Hallier sont-elles fondées ? » À cela, je répondrai, aussi paresseusement que tant d'autres : « Peu importe. D'une part, nul être humain ne peut être aussi ignoble que le Mitterrand décrit par Hallier ; d'autre part, aucun accusateur ne sera jamais moins crédible que Hallier... » Tout au plus devra-t-on vérifier discrètement, en lisant d'autres auteurs, si telle accusation, bien que noyée dans ce dégobillage, résiste à l'examen. Même en procédant à une vérification aussi gênée, on se sentira sali de devoir à l'auteur un quelconque éclairage. Quand Jean d'Ormesson disait, le soir de la mort de Jean-Edern Hallier, qu'il y avait en lui « du traître et du maître chanteur », il faisait, en effet, dans l'euphémisme.

Piégé par son personnage

Ainsi attaqué dans sa vie privée et ses activités d'alcôve autant que dans ses décisions de chef d'État, François Mitterrand allait réagir par l'autojustification. Effort tardif et souvent maladroit. Qu'il l'ait poursuivi jusqu'au complet épuisement de ses forces montre cependant le prix qu'il attachait à sa réhabilitation devant l'histoire. C'est en Égypte, presque mourant, qu'il terminera ***De l'Allemagne, de la France*** [8]. Il s'y emploie à démontrer non pas, ce qui aurait suffi, qu'il a prévu aussi bien et aussi mal que les autres la foudroyante unification de l'Allemagne, mais qu'il avait fait mieux. Dans ***Mémoires interrompus*** [9], François Mitterrand commet l'erreur qui reviendra souvent dans les derniers mois de son règne et de sa vie, celle de ne pas faire confiance. Ainsi, face au pourtant rassurant et honnête Georges-Marc Benamou, il choisit de ne pas aller au devant de ses questions. Qu'on en juge.

Mais Pétain ? Mais Bousquet ?

« *Georges-Marc Benamou* : Tout de même, cette rencontre avec Pétain, cette photo, ce n'était pas neutre...

« *François Mitterrand* : Ah, ces vingt minutes passées à l'hôtel du Parc ! L'éditeur de Pierre Péan a placé cette photo en couverture de son livre. Image choc qui a naturellement déformé la réalité ! Car de quoi s'agissait-il ? Pétain nous a reçus au même titre que les représentants d'autres organisations à but social. Deux camarades m'accompagnaient, Barrois et Vazeille. Au centre de la photo, on distingue Marcel Barrois qui, quelques mois plus tard, allait être arrêté, déporté et mourir dans le train qui l'emmenait à Buchenwald. Pétain entreprenait une campagne de séduction à l'égard des mouvements de solidarité qu'il savait hostiles ou réticents, ce qui expliquait sans doute son initiative.

« *G.-M. B* : Avez-vous le sentiment d'avoir été piégé par la publication de cette photo en couverture du livre de Pierre Péan ?

« *F. M.* : Je ne le crois pas. Telle n'était pas son intention. Mais de sa présentation est né le malentendu. Il en est allé ainsi de Bousquet. Péan ne m'a jamais demandé d'explications sur mes relations avec René Bousquet. Il m'a simplement demandé si je le connaissais et ce que je pensais de lui. À question anodine, réponse lapidaire ! Je lui ai dit que ce brillant garçon avait vu son destin brisé par un choix aberrant. Péan ne s'est pas attardé sur le sujet. Aussi, imaginez ma stupeur lorsqu'une fois son livre paru j'ai découvert mes propos qui trônaient en bonne place – je crois que c'est à la fin du livre –, en guise de conclusion, comme si l'évocation de cette difficile période ne m'inspirait qu'un jugement hâtif... »*

Cette méfiance de François Mitterrand lui coûtera cher. Sa place dans l'Histoire. Dans un pays où les haines politiques s'expriment avec la dureté tranchante des guerres de religion, il suffit, en effet, de se montrer peu loquace pour encourir une réputation de cachottier. Quand, de surcroît, le réticent est effectivement cachottier, sa réputation, sans plus tarder, devient celle du menteur.

Un jugement plus mesuré

C'est dommage, car ***Le dernier Mitterrand*** de Georges-Marc Benamou, déjà cité, et le superbe troisième tome de ***La décennie Mitterrand*** de Pierre Favier et Michel Martin-Roland[10], démontrent éloquemment que le président défunt méritait mieux que la hargne d'un Hallier, mieux que les campagnes conduites contre lui par des magistrats étonnamment fanatisés, mieux que les rancunes de certains journalistes dépités de ne plus appartenir au sérail. Non, François Mitterrand ne fut pas, n'en déplaise à un médecin bavard, un cancéreux privé de ses moyens depuis 1981. Non, il n'a pas immolé le socialisme français sur l'autel du libéralisme américain. Non, il n'a pas accordé l'immunité aux députés qui avaient financé leurs campagnes électorales de la mauvaise façon. Mais, dans chaque cas, il a omis d'en dire assez. Et vite. Pour son plus grand malheur, François Mitterrand avait tellement pris goût à des astuces autrefois nécessaires qu'il n'a pas su quitter son manteau couleur de muraille au moment où il n'avait plus à longer les murailles. Superbement équipé pour la guérilla, il se révéla maladroit sur les champs de bataille inondés de soleil. Comme il est vrai que certaines personnes qui s'orientent lucidement dans la pénombre sont éblouies et perdent leurs repères quand surgit le grand jour. NB

---

* *Mémoires interrompus*, pages 93 et 94.

1. ***Le dernier Mitterrand***, par Georges-Marc Benamou, Plon, Paris, 1996, 247 p. ; 41,95 $.
2. ***Une jeunesse française***, par Pierre Péan, Fayard, Paris, 1994, voir ***Nuit blanche***, nº 65.
3. ***Le président***, par Franz-Olivier Giesbert, Seuil, Paris, 1990.
4. ***François Mitterrand, Une vie***, par Franz-Olivier Giesbert, Seuil, Paris, 1996, p. ; 49,95 $.
5. ***Le lys et la cendre***, par Bernard-Henri Lévy, Grasset, Paris, 1996, 552 p. ; 49,95 $.
6. ***L'honneur perdu de François Mitterrand***, par Jean-Edern Hallier, Du Rocher, Monaco / Les Belles Lettres, Paris, 1996, 170 p. ; 24,95 $.
7. ***Les puissances du mal***, par Jean-Edern Hallier, Du Rocher, Monaco / Les Belles Lettres, Paris, 1996, 291 p. ; 34,95 $.
8. ***De l'Allemagne, de la France***, par François Mitterrand, Odile Jacob, Paris, 1996, 251 p. ; 39,95 $.
9. ***Mémoires interrompus***, par François Mitterrand et Georges-Marc Benamou, Odile Jacob, Paris, 1996, 249 p. ; 39,95 $.
10. ***La décennie Mitterrand, 3, Les défis (1988-1991)***, par Pierre Favier et Michel Martin-Roland, Seuil, Paris, 1996, 599 p. ; 55,95 $.